

LA MUSIQUE ET LE CŒUR DU PEUPLE

L'idée de décentralisation, de régionalisme, qui s'atteste une des plus fécondes, des plus riches en ferments pour un très prochain avenir, est de celles qui agiront dans tous les domaines, et la musique elle-même en sera influencée.

Je ne parle pas seulement des milieux musicaux proprement dits, bien constitués, comprenant les théâtres, les concerts, et le public mélomane. C'est là un Etat musical dans l'Etat. Certes, il est à souhaiter que renaissent en France quelques grands centres musicaux vraiment importants. Les œuvres scéniques devront s'y manifester en échappant au contrôle obligatoire et tyrannique de Paris, et surtout du Tout-Paris. La critique métropolitaine devra se déranger sans sa paresse et son affectation condescendante ou ironique d'antan pour aller apprécier sérieusement. De telles représentations devront donner la gloire et les moyens d'action aux auteurs tout autant que celles de Paris. Une critique musicale provinciale devra d'ailleurs être constituée et obtenir des grands journaux régionaux mieux que l'avare concession de quelques alinéas intermittents et relégués. Il faudra tenter d'en finir avec cette mauvaise hypnose de la capitale qui a dévoyé tant d'artistes et les a poussés à abandonner le pays natal où ils ne pouvaient trouver ni renommée ni ressources. Mais ceci ne concerne encore que le monde musical tel qu'il est. Je pense à autre chose : à la vraie foule.

Nous aimons la musique pour nous et entre nous. Nous la célébrons à huis clos. Assurément, cet huis s'est de plus en plus entr'ouvert et exhaussé. A mesure que les concerts dominicaux se sont multipliés, remplaçant les simples concerts militaires du mail ou du square, la porte de la chapelle est devenue une porte de cathédrale. Ce n'est point encore assez pourtant. Notre plaisir sacré demeure toujours d'un tacite égoïsme. Nous n'avons pas atteint la masse — et avouons que nous n'avons pas voulu sincèrement l'atteindre, prenant pour excuse qu'elle ne comprendrait jamais, et n'essayant rien pour tenter l'épreuve. Les concerts dominicaux eux-mêmes ont dévié. Fondés par des hommes libéraux et courageux pour divulguer des œuvres de beauté, admettant la foule pauvre à des places de tarif réduit, ils ont peu à peu modifié leur conception primitive. Invitant des virtuoses célèbres, ils ont dû augmenter leurs prix : leurs petites places sont redevenues trop chères pour n'être point l'apanage de la bourgeoisie, l'élégance a reparu, l'aspect de réunion mondaine a de nouveau prévalu, les mélomanes se sont retrouvés entre eux, plus nombreux mais toujours dans le rôle d'initiés savourant un délice interdit au vulgaire.

C'est cela qui me paraît inique, et dangereux pour l'avenir. Les secrets des arts sont accessibles à peu d'hommes, il y a des choses qu'une élite restreinte sera toujours seule à comprendre ; mais il est mauvais qu'un art semble le domaine d'une société secrète, il n'est fleur si rare qui ne

meure de sa tige coupée — et de tous les arts la musique est celui dont la tige plonge le plus profondément dans l'humanité, même dans la plus inculte, la plus fruste. Car la musique agit directement sur l'Inconscient, elle en naît, elle y retourne. On la goûte mieux si on est averti des autres formes de culture humaine ; mais elle agit sur un être ignorant des livres, des tableaux, des monuments, de la philosophie, elle agit là où les autres arts restent sans effet, elle n'a pas besoin, pour émouvoir, d'être révisée par l'esprit ou le raisonnement. Elle va droit à ce que, faute d'une expression plus précise, nous appelons le cœur. Or, la foule possède ce cœur innombrable, et je voudrais que la musique lui parlât. Elle y consentirait volontiers : elle est la Bienfaitante toujours prête ; mais nous ne lui en donnons pas les moyens.

Je n'ai jamais pu, dans nos concerts, entendre sans mélancolie certains cycles de chansons populaires recueillies et transposées. Ce sont de charmants numéros de programmes. Des cantatrices raffinées s'ingénient à en exprimer la naïveté de rythme, le langage plébéen ou patoisant, en semblant sous-entendre que, faites pour la musique « pour de bon », savante et difficile, elles veulent bien s'amuser en daignant un instant se travestir en paysannes pour chanter ces petits riens régionaux. Or, ces petits riens, souvent exquis et parfois poignants, ce sont des choses volées, déracinées et maquillées, comme ces vieux beaux meubles provinciaux qu'a rafiés l'antiquaire avide, et qu'on retrouve dans les intérieurs parisiens. On les regarde comme de jolis fossiles, des bibelots archaïques : ce sont des fragments de l'âme française, et cette âme n'est pas morte, elle vit toujours. Nous avons là un peu de la musique créée par le cœur du peuple, et donnée en hors-d'œuvre, en curiosité futile, à nos concerts pour mélomanes « avertis ».

Que de fois, jadis, j'ai parlé de cela, avec irritation et chagrin, avec Charles Bordes ! C'était le chercheur de trésors, le sourcier de cette musique, et lui savait la richesse du courant souterrain. Ce chant plébéen dont la beauté nous étonne et dont les auteurs s'appellent la foule, ni lui ni moi ne pouvions l'entendre sans une sorte de remords. On l'a étouffé. Il y a la musique pour initiés et dilettantis, la grande musique symphonique ou dramatique, la galerie des chefs-d'œuvre — et puis, pour le peuple, il y a l'infâme littérature musicale des bas-fonds, la scie cocasse ou obscène, le refrain idiot que le café-concert de sous-préfecture propage, et que l'ouvrier rapporte au pays : un empoisonnement, l'équivalent de l'alcoolisme.

Pourquoi cela ? Le centralisme est coupable. Depuis qu'il a tout fait converger à Paris, confondant l'unification avec la platitude, les mobiliers anciens, les bonnes toiles de musées, les œuvres nées du génie des divers terroirs ont pris le chemin de la capitale, qui a renvoyé en échange sa pacotille et ses rebuts. Jalousement, bêtement, le centralisme s'est appliqué à humilier et à dépersonnaliser les régions. Il s'est servi de l'arme du ridicule pour faire la guerre aux coutumes et aux costumes : le boulevard, indulgent aux métèques, ravi du cake-walk ou du tango, affectait la curiosité narquoise et le rire de mardi-gras devant la coiffe normande ou le gilet breton. Il en a été de même pour les danses et pour les chants. On a effacé autant qu'on a pu les traits délicieux qui différenciaient les expressions du visage de la France, et révélaient son âme. Sur les enluminures bariolées, le centralisme a étalé son badigeonnage. De ce système est résultée

la crise de nos styles d'art décoratif, la mévente du roman régional qui révé-
lait et faisait admirer la France traditionnelle, et enfin, entre autres consé-
quences, l'agonie du chant populaire. Ce qu'on en exhume en nos concerts
est de date ancienne : il ne s'en crée plus, et dans les campagnes la tradition
orale de ces menues merveilles se perd dans l'invasion de la camelote des
bouglants parisiens.

Je dis qu'il y a là une grande et belle chose à sauver, et que c'est aux
musiciens de la sauver, non seulement en recueillant, mais en faisant en
sorte que la création ne s'interrompe pas tout à fait. On a assez dit que les
Français n'avaient pas plus la tête musicale que la tête épique. Pour celle-ci,
à défaut du poème épique qui est un genre littéraire périmé, on voit assez
ce dont ils sont capables dans la vie épique ! Mais comment soutenir qu'ils
n'ont pas la tête musicale, devant le vaste trésor du lied français ?

Nous sommes tous d'accord pour admettre une vérité si évidente qu'elle
qu'elle est devenue un lieu commun : la richesse du fonds musical de l'âme
allemande. On a même cherché à l'expliquer en disant que la musique
étant l'Inconscient, persista plus dans les foules brutes et serviles que chez
les races qui ont contracté le besoin du raisonnement logique, de l'opération
constante de l'esprit. Cette thèse établirait que la musique est l'expression
compatible avec la barbarie — nos ennemis semblent le prouver — et que
le sens musical collectif s'affaiblit à mesure que la culture littéraire ou plas-
tique progresse. Elle irait donc à l'encontre de la proposition de Taine, si
célèbre, prévoyant la dissolution de la poésie dans la musique et, par consé-
quent, le retour de l'Inconscient comme facteur essentiel des arts après
une longue période de raison pure. Je ne discute pas. Je vois que les Alle-
mands sont d'horribles brutes. Je vois aussi qu'ils sont musiciens-nés et mu-
siciens-demeurés. Ils chantent encore, dans les tranchées, ou les soirs d'in-
cendies et de pillages, des chorals d'une sévère beauté. Ils ont leur culture
de concerts, à l'usage de la bourgeoisie instruite, ils ont aussi leurs très
nombreux établissements où, pour quelques pfennigs et devant une chope,
leur public vulgaire peut entendre de nobles œuvres et s'y plaît : ils ont,
enfin, soigneusement entretenu, dans la campagne et à la caserne, le goût
et le sens du chœur sur des motifs régionaux.

Nous n'avons rien de pareil. Assurément il existe aussi là-bas un réper-
toire d'inepties chantées à l'usage de l'ouvrier. Mais il ne contamine pas
toute la masse : et celle-ci, habituée au choral, qui est la base de toute mu-
sique, reste reliée à l'élite qui jouit des magies de l'orchestre. Si le sens de
l'ensemble vocal est une preuve de survivances barbares, alors soyons un
peu plus barbares, et prenons-en ce qui est bon ! Il est gênant de songer à
ce qui se chante dans les tranchées françaises en réponse aux hymnes de
ces gens-là. Les essais de concours tentés jadis pour doter la foule armée de
chants aux larges rythmes, aux paroles simples et saines, ont échoué devant
la blague journalistique et l'indifférence des troupiers. Est-il certain que
leur courage et leur entrain exigent le refrain obscène, alors qu'en face la
souffrance et le risque de la mort sont réconfortés par des chants graves ? Ici,
dans un répertoire innommable, seules persistent deux ou trois chansons
jolies et touchantes : encore sont-elles des héritages du passé. Est-on si sûr
de l'antimusicalité de notre foule, et de son goût irrévocable pour la triviale
lité basse ? Je refuse, et demande meilleure enquête, et plus sérieux effort
des amis de la musique, avant de me résigner à reconnaître qu'aux héros de

Verdun suffit la gauloiserie. Mais, hélas ! la foule civile n'est pas plus exigeante. Les manifestations sociales rassemblent le prolétariat, à certains jours les paroles de *l'Internationale*, sinon sa musique ? Elle est au-dessous de tout. Eh ! quoi, est-ce là ce qui suffit au peuple révolutionnaire, au peuple qui a promené la sublime *Marseillaise* à travers le monde ?

Le peuple au grand cœur n'a pas la musique digne de ce cœur. J'espère le musicien qui, avec des thèmes régionaux, fera pour cette armée un choral de tranchée et d'assaut, pour cette foule socialiste une Internationale des Alliances. J'espère aussi la série de mesures qui remettra en honneur dans les campagnes tous les chants nés du sol, dédaignés par le beau monde et chassés par la vilénie et l'effronterie de la gaudriole colportée, de la romance faubourienne, de la scie redite par les filles et les apaches. Le plus grand obstacle, encore qu'inavoué, qu'apporte le centralisme à la résurrection du chant populaire tel qu'il existe dans la foule allemande, c'est qu'un tel chant est nécessairement marqué du double caractère provincial et religieux : le chœur a toujours tendance à développer en aspiration collective un thème expressif du terroir. Or, le centralisme est basé sur la dépersonnalisation du terroir au profit d'une unité officielle, et sur l'abolition du caractère religieux dans les manifestations de foules. C'est là, et non dans des paradoxes sur la musicalité considérée comme symptôme de barbarie ! qu'il faut chercher la différence de la foule allemande et de la nôtre. Nos temps monarchiques et pieux nous avaient donné les secrets d'une floraison de lied populaire non moins belle et riche que celle de n'importe quel peuple. Nous sommes aujourd'hui les plus pauvres. Si nous ne pouvons ressusciter ni monarchie ni piété pour l'amour du choral populaire, attendons du moins de la renaissance régionale, que tout montre imminente, la conservation et la remise en honneur du trésor de jadis où la démocratie n'a plus rien versé. C'est un peu le devoir et l'œuvre de chacun des mélomanes que nous sommes de tâcher d'amener à la musique, avec tact et par degrés, les plus humbles adeptes, au lieu d'être jaloux de réserver notre plaisir. Mais les meilleurs et les plus fervents musiciens doivent se dire qu'il est fatal pour un art d'être sans liaison de sensibilité avec la totalité de la race. Elle est la matière, infiniment transformable par des épurations et des raffinages successifs, de toute création vraiment nationale, même quand, dans la fleur épanouie et splendide, on ne discerne plus trace du terreau primitif. La houle des grands rythmes secque notre race tout entière : musicalisons-les, avant qu'ils ne s'apaisent, cherchons l'harmonie des battements du cœur du peuple — et faisons-en un hymne qu'il apprendra et n'oubliera jamais plus.

CAMILLE MAUCLAIR.

